

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	146 (2001)
Heft:	3
Artikel:	"Monsieur le Suisse..." : Jomini : un républicain et ses empereurs. 1re partie
Autor:	Pedrazzini, Dominic M.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-346122

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Monsieur le Suisse...»

Jomini: un républicain et ses empereurs (1)

Le titre de cet exposé peut surprendre, tant on aborde habituellement le général Jomini sous l'angle du théoricien, de l'écrivain ou du penseur militaire. On a parlé du «devin de Napoléon» ou de «l'augure d'Alexandre», sans saisir toujours les contrastes d'une personnalité généreuse et controversée¹.

■ Col Dominic M. Pedrazzini

La carrière de l'illustre Payernois offre à l'examen autant d'avatars que de succès. Carrière – faut-il le rappeler brièvement – qui conduisit Jomini de l'apprentissage de commerce à celui des armes, du secrétariat à la finance, de la spéculation aux combinaisons tactiques, des états-majors aux cours impériales. Ses séjours varieront à l'envi. Le développement de sa pensée et de son action se nourriront aussi bien de stratégie que de politique ou de littérature militaire, d'histoire ou de patriotisme que de diplomatie, tout au long d'un parcours finalement glorieux mais passablement chaotique.

L'inclinaison la plus forte de sa trajectoire s'inscrit sans conteste lors son passage à l'ennemi après la bataille de Bautzen en 1813. Et c'est là, plus précisément, que surgit dans toute la force de sa décision, le républicain qu'il demeura toujours, même à l'ombre des monarques. Or, seule toute la lumière convient

aux républicains ! Elle fit à Jomini forcément défaut. En effet, comment appliquer à l'autocratie napoléonienne ou tsariste les principes élémentaires de la liberté d'expression, de l'égalité de traitement, de la fraternité d'armes et de plume ?

S'agit-il de confondre en république la notion révolutionnaire du gouvernement par le peuple ? Ce n'était en tout cas pas la notion antique et élitaire qu'avait reprise, au début, au compte de ses plus éminents acteurs, le siècle des Lumières. Jomini, comme Bonaparte ou Alexandre I^e de Russie, appartenaient à ce courant, par ses origines et son éducation. En tout état de cause, la république terroriste de 1792, n'avait rien de commun avec celle de Platon ou de Cicéron, hormis les germes de la dictature. La manipulation des masses et des idées, l'art de la victoire, recourent toujours à une stratégie. Encore faut-il en maîtriser les conséquences !

Au gré de ses hautes relations, nous allons tenter de découvrir un autre Jomini. Mais

auparavant, empruntons avec lui les chemins qui déboucheront, sinon immédiatement sur la voie impériale, du moins dans les allées de la renommée.

Les chemins de traverse (Payerne 1779 - Berne 1800)

De souche bourgeoise, des Jauminier se rencontrent dans le pays de Vaud au début du XV^e siècle. Ils évoluent au nombre des notables de l'antique cité de Payerne. Faut-il accorder aux Jomini une ascendance italienne ? Le patronyme semble plutôt dériver du génitif latin utilisé dans les actes : Jomini, fils de Jominus. Des membres de cette famille, passée à la Réforme au XVI^e siècle, revêtent la charge de banquier et syndic, comme le père d'Antoine-Henri. La naissance de ce dernier, en 1779, coïncide avec l'essor des idées nouvelles. L'indépendance vaudoise nourrit les esprits et enhardit les vassaux de Berne à l'émancipation. Les héros antiques, appris au collège ou exportés

¹ Exposé présenté aux membres de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires à Payerne, le 29 septembre 2000.

de France, enflamme les imaginations et engendrent toutes les utopies. Comme Bonaparte, Jomini revit les épopeées et rançonne ses camarades en bataille.

A l'encontre de Bonaparte, il ne suivra pas d'écoles militaires mais s'affirmera en autodidacte, dans une étude personnelle, passionnée et pragmatique des grandes batailles. L'exercice constant de l'observation, de l'analyse et de la déduction de phénomènes répétitifs et quantifiables, à toutes fins d'élimination et de conquête, autrement dit de phénomènes guerriers, répondent à son intelligence, capable de sérier, de cataloguer à l'infini. Pris par l'engouement ambiant pour la libération de son pays, Jomini se forge une âme helvétique, fière et républicaine. Ce sentiment patriotique semble peu tempéré par l'influence de sa mère, une Maruard, proche de Berne; une branche de la famille, anoblie par l'Autriche, venait d'y fonder une banque bientôt renommée.

C'est d'ailleurs dans cette direction que le jeune Antoine-Henri sera vainement engagé par son père, le banneret Benjamin Jomini. Mais auparavant déjà, l'enfant manifeste son indépendance d'esprit. Mis en pension à Aarau pour apprendre l'allemand, il refuse d'être exploité comme enseignant tout en devant payer sa



Le maréchal Berthier, inquiet du génie de Jomini.

pension et quitte sans délai l'Ecole Haberstock. Apprenti payant à la banque Preiswerk de Bâle, il refuse tout aussi net de corriger les bêtises du comptable et s'en va. Têtu, Jomini manifeste déjà cette obstination, cette conscience affichée de sa valeur. L'attitude irrévérencieuse ses supérieurs, prêts à profiter de conseils discrets, mais non de leçons soulignant leur incomptance.

En 1796, il est envoyé par son père à la banque Mosselman, à Paris. Sous le Directoire, l'affairisme, la spéculation, la corruption se répandent dans tous les milieux. Le jeune Suisse veut tenter sa chance et

s'associe avec un compatriote Rochat. Le voilà agent de change, à dix-sept ans ! Les affaires sont florissantes jusqu'au jour de la banqueroute, un an plus tard. Tout est perdu ou presque, hors la passion mathématique de la tactique. Le jeu des chiffres et des ensembles, l'analyse de la manœuvre et des manœuvriers, l'extraction de règles permanentes stimulent sa vocation militaire.

En 1798, Jomini croise le chemin du chef de bataillon Keller, en route pour la Suisse. Il vient d'être nommé ministre de la Guerre de la jeune République helvétique et propose à son compatriote la fonction d'aide de camp avec le grade de lieutenant. Hélas, Keller apprend, à la frontière, qu'il n'est plus ministre. Peu importe, Jomini s'adresse à son successeur Repond². Volte-face qui lui vaut d'être engagé, provisoirement, en tant que secrétaire, non pour son savoir guerrier mais pour sa belle écriture ! Sous le ministre Lanther³, Jomini projette une nouvelle organisation militaire helvétique, se dépense en planifications défensives et inspections sur le terrain. Capitaine, il parvient, en 1800, au grade de chef de bataillon, adjoint au ministre de la Guerre. C'est l'année de Marengo. Il prévoit le passage de Bonaparte au Grand-Saint-Bernard. Le «devin» vient de rendre son premier oracle.

² Nicolas Repond, *1743, adjudant-général de l'armée helvétique, membre du comité militaire à Lausanne, délégué à l'assemblée de Payerne auprès du général Brune 1798, ministre de la Guerre sous la République helvétique, 1798 (DHBS, T. V, p. 444).

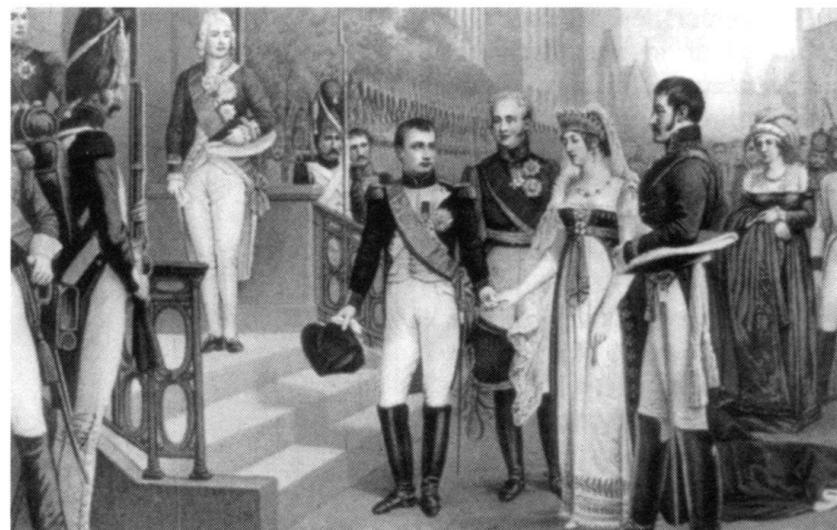
³ Joseph (de) Lanther, officier au service de France, ministre de la Guerre sous le Gouvernement helvétique 1799, vice-président du Conseil municipal de Fribourg 1831, + 1832 (DHBS, T. IV, p. 453).

Les allées de la renommée (Paris 1801 - 1809)

En 1801, Jomini démissionne et retourne à Paris, trouve un emploi dans la maison Dupont, fournitures et équipements militaires. En fait, cette aubaine «alimentaire» va lui permettre de terminer, en 1803, son *Traité de grande tactique*. Flairant le succès, il démissionne à nouveau. Hélas, éconduit chez Murat, chez l'ambassadeur de Russie déjà, il se précipite chez le futur maréchal Ney qui va devoir lever des troupes helvétiques.

Ney, plus enclin à l'action qu'à l'analyse, le prend à titre étranger, au poste d'aide de camp... au camp de Boulogne. En vue de l'invasion de l'Angleterre, Napoléon y prépare ses troupes par de savantes manœuvres. L'une d'elles, réussie par Ney mais revue et articulée par Jomini, provoque l'indéfendable jalouse de généraux et la constante malveillance du maréchal Berthier, major général de la Grande Armée.

La première fois que Jomini rencontre Napoléon, c'est à Kissendorf, en Bavière, lors de la campagne de 1805, pendant la bataille d'Elchingen. Aide de camp de Ney, Jomini, mort de fatigue s'endort dans le lit du pasteur. Pendant son sommeil, une voix le réveille en sursaut. Rêve-t-il? Non, c'est bien la voix de l'empereur qui réclame Ney. Jomini se précipite dans



A Tilsit, en 1807, une entrevue se déroule entre Napoléon, le tsar Alexandre, le roi et la reine Louise de Prusse. Le Tsar songe t-il déjà à détourner de l'Empereur son devin? (Histoire de la Russie et de ses relations avec la Suisse, Pregny 1999. p. 235)

l'escalier et aperçoit Napoléon, marchant de long en large, trempé de boue, dégoulinant de pluie. Jomini s'annonce, nullement intimidé.

Jomini a compris l'objet de la visite, va au-devant des questions, résume la situation. Napoléon semble satisfait des précisions et s'exclame: «A la bonne heure! voilà de la bonne besogne. Que diable me disait donc Murat? Si j'avais su cela...» En effet, s'il avait su cela, il ne serait pas venu par un temps pareil ordonner au maréchal Ney ce qui s'exécutait déjà. Jomini se plaît à deviner la phrase inachevée. Comme le dira Sainte-Beuve: «(...) Sa montre était réglée sur celle du grand capitaine⁴.»

L'occasion de voir l'empereur, en privé, se présente en fin d'année 1805. Après son

éclatante victoire à Austerlitz sur les Austro-Russes, Napoléon a établi son quartier général au château du prince de Kaunitz. Jomini traverse le champ de bataille pour y porter l'annonce de la mainmise française sur le Tyrol. «Monsieur le Suisse», comme on l'appelle alors, est introduit. Il glisse, avec les dépêches, son *Traité de grande tactique*. L'empereur, debout derrière une table, s'enquiert de la dernière position de Ney et du contenu du paquet.

– Deux volumes de stratégie, Sire, répond Jomini.

– Qui me les adresse?, demande Napoléon.

– Un jeune chef de bataillon; un Suisse faisant fonction d'aide de camp du maréchal.

– Comme vous en somme?

– Comme moi, Sire⁵.

⁴ Xavier de Courville: Jomini ou le devin de Napoléon. Lausanne, CHPM, 1981, p. 41.

⁵ Courville, op. cit., p. 52.

L'empereur dépose alors les volumes sur le coin droit de son bureau, celui des documents à lire en priorité. Peu de temps après, à Schönbrunn, Napoléon découvre dans l'ouvrage de Jomini l'énoncé de ses pensées les plus secrètes et s'en étonne. Il veut sévir, puis estime que les vieux généraux adverses ne lisent plus et que les jeunes officiers qui lisent ne commandent pas encore ! De fait, le 27 décembre 1805, Jomini est attaché à l'état-major du VI^e corps avec le grade de colonel.

A son apogée, vainqueur des Autrichiens, Napoléon occupe, à l'automne 1806, le palais archiépiscopal de Mayence et convoque Jomini. Il ne le reconnaît pas tout de suite. Le colonel s'annonce. L'empereur se souvient du *Traité de grande tactique* et souligne la priorité des principes – immuables – sur les systèmes, variables par définition. Jomini évoque sa carrière et les entrevues précédentes. Quand Napoléon lui fait part de son admiration pour Masséna, « Monsieur le Suisse » ne peut s'empêcher de demander la raison de la dispersion des forces à la bataille de Zurich. Nullement choqué par la liberté du propos, Napoléon abonde dans son sens, puis passe à la bataille suivante contre les Prussiens. Mais où rejoindre l'empereur ?

- A Bamberg, rétorque Jomini.
- Comment connaissez-vous ma destination ?
- La carte de l'Allemagne, Sire⁶.



«Monsieur le Suisse», général de brigade au service de Napoléon I^e

Lors de la bataille de Iéna, Jomini charge, sabre au clair, avec le maréchal Ney à qui il apporte les ordres de l'empereur. Inquiet, ce dernier le voit revenir avec plaisir, le lendemain, et lui pardonne son abandon forcé. Ne s'agit-il pas, maintenant, d'entrer à Berlin ? Jomini prévoit le passage de l'Elbe à Wittenberg et à Dessau, ce qui se produit le 27 octobre 1806. La Prusse est effondrée. Il ne reste, sur le continent, plus que la Russie à

abattre. À Potsdam, « Monsieur le Suisse » est aux côtés de l'Empereur. Au musée de Sans-Souci, le vainqueur se saisit de la montre du Grand Frédéric et la glisse dans la poche du colono-nel payernois.

Le 7 novembre, Napoléon exige un rapport sur une opération à mener en Silésie. Jomini y voit les prémisses d'une annexation de la Pologne, hypothèse redoutable qui provoquerait l'alliance de la Prusse, de

⁶ Courville, op. cit., p. 62

l'Autriche et de la Russie et, à moyen terme, le risque d'un conflit généralisé et permanent pour soutenir un édifice, à son avis, sans base! Peu après, l'empereur l'aborde: « Vous voilà, Monsieur le politique? Je savais que vous étiez un bon militaire; je ne savais pas que vous étiez un mauvais diplomate. Il faut que chacun se mêle de son métier.»

A la mi-janvier 1807, Napoléon convoque Jomini à son quartier général de Varsovie. Ney devait tenir la place de Mlava et n'y est plus. Il lui demande où a passé le commandant et son corps d'armée. Jomini, fort embarrassé d'aller à la recherche du maréchal et de le ramener, pense pouvoir tourner la désinvolture du brave des braves en sa faveur. Napoléon est satisfait de la manœuvre; en réalité, stratagème de Jomini qui correspond parfaitement à son dessein. Cette fois, hélas, le hasard de la prise d'une estafette, dévoile à l'enemi les plans français...

Un peu plus tard, lors de la bataille d'Eylau en février 1807, Jomini est chargé par l'empereur d'une mission de reconnaissance de laquelle il revient, indiquant l'avance des Russes. Napoléon gagne l'a-

vant-garde et organise lui-même la défense. La Vieille garde développe une muraille d'acier autour de lui. L'ennemi stupéfait s'arrête et reflue. Si l'hiver a raison des deux armées, l'empereur s'accorde un moment de répit; sa cour se reconstitue à Finkenstein. Jomini, malade, se retire en Suisse pour rétablir sa santé par des bains. Souffrant de maux de tête et de rhumatismes, il obtient de Berthier un congé de plusieurs mois. Ainsi, ne participera-t-il pas à la victoire de Friedland le 14 juin 1807, ni au fameux traité de Tilsit au terme duquel se modifie la carte de l'Europe.

De retour aux armées, Jomini revoit une amie de longue date, Dorothée de Zastrow, qui n'a que le tort d'être prussienne et de déplaire ainsi au maréchal Ney. Toute perspective matrimoniale s'envole. Jomini peut achever la rédaction de son ouvrage sur la guerre de Sept Ans. Sa situation n'est pas très claire. Appartient-il à la maison de l'empereur ou au VI^e corps? Il espère en devenir le chef d'état-major. Sur un soit-disant malentendu de Berthier, il est affecté à un état-major de brigade dont il abhorre le commandant.

Dépité, il adresse sa démission directement à Napoléon

qui s'offusque de son impertinence et reporte la faute sur Berthier qui la reporte sur Dufresne, l'intendant militaire. L'entrevue risque de tourner au vinaigre. Heureusement, Napoléon avait donné des ordres pour nommer, sur ces entrefaites, Jomini chef d'état-major du VI^e corps et baron d'empire. Plus que jamais, Berthier, mortifié, est décidé à faire payer au Suisse les faveurs de Sa Majesté.

Le maréchal Ney lui-même lui tiendra rigueur, pendant la campagne d'Espagne, d'être son présumé souffleur et, selon la rumeur parisienne, de le mener par le bout du nez! Malgré tout, Jomini fait valoir son opinion en dépit de solides inimitiés. Les événements l'empêchent de justesse de se battre en duel avec le général Colbert. Les complications de la guerre d'Espagne (1809) ne retardent pas le départ de l'empereur pour Vienne. Une cinquième coalition se prépare à l'est de l'Europe. Napoléon à peine parti, des conflits de compétence entre les maréchaux Soult et Ney éclatent à tout propos. On prête à Soult des vues sur le trône de Portugal.

D. M. P
(A suivre)